



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume X.

Montréal (Bas-Canada), Février, 1866.

No. 2.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie: Le dernier Huron, F. X. Garneau.—BEAUX-ARTS.—L'architecture au Canada. I. Le Palais du Parlement Canadien et les Ministères à Outaouais par S. V.—SCIENCE.—Histoire du Canada: Journal du siège de 1759, par M. Paquet, (suite).—ÉDUCATION.—Pédagogie: Apprendre par l'Institutur ou apprendre de l'Institutur, Th. Braun.—AVIS OFFICIELS.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'Examinateurs.—Donc offerts à la Bibliothèque du Département.—PARTIE ÉDITORIALE: Nécrologie.—Vingt-huitième conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'École Normale Jacques-Cartier.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Lettres.—Bulletin des Sciences.—DOCUMENTS OFFICIELS: Tableau de la distribution de la subvention des Municipalités pauvres pour 1865.—GRAVURES: Vue du Palais du Parlement Canadien à Outaouais.—Vue des Ministères à Pest du Parlement.—Vue des Ministères à Pest du Parlement.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE DERNIER HURON.

—“ Triomphe destinée! enfin, ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des manes inconnus.
En vain le soir, du haut de la montagne,
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers, levez-vous, couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux!”

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion! au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur!

—“ Encor lui, toujours lui, serf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

“ Il triomphe, et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux?”

Ainsi Zodoiska, par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur.
Folle imprécation jetée aux vents des plaines,
Sans épuiser son malheur.
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux, remplis de larmes,
De ces fers impuisants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé,
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé.
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du St. Laurent;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;
Au lieu de fiers guerriers des tribus mercenaires
Habitent les côtesaux.

Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés?
Le plus fameux du nord judis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités.
Ces monts couverts, partout de tentes blanches
Retentissaient des exploits de tes preux,
Dont l'œil étincelant reflétait sous les branches
L'éclair brillant des cieux.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
Et dédaignant des entraves factices,
Sulvant leur gré leurs demeures changeaient.
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient.

Au milieu des tournois sur les ondes limpides
Et des cris tumultueux,
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides,
Leurs esquifs capricieux
Joyeux voguaient sur le flot qui murmure
En écumant sous les coups d'avirons.
Ah! fleuve St. Laurent, que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons!